

Sous la direction de  
Nathan Schlanger  
et Anne-Christine Taylor

# La préhistoire des autres

*Perspectives archéologiques et anthropologiques*

*Préface de*

Jean-Paul Jacob, président de l'Inrap  
et Stéphane Martin, président du musée du quai Branly



**La Découverte**

9 bis, rue Abel-Hovelacque  
75013 Paris

Les textes rassemblés dans cet ouvrage sont issus du colloque « La préhistoire des autres » organisé par l'Institut national de recherches archéologiques préventives et le musée du quai-Branly, et qui s'est tenu au musée du quai-Branly les 18 et 19 janvier 2011.

Comité d'organisation : Anne-Christine Taylor (MQB), Paul Salmona (Inrap), Nathan Schlanger (Inrap).

Coordination : Martine Scoupe-Fournier (Inrap), Margot Chancerelle (MQB) et Anna Laban (MQB).

Cet ouvrage est coédité par La Découverte, l'Institut national de recherches archéologiques préventives et le musée du quai Branly.

Coordination éditoriale : Anna Tadini et Armelle Clorennec (Inrap) ; secrétariat d'édition : Anne Chapoutot, Sandra Lumbroso ; traduction : Margaret Rigaud ; infographie : Virginie Teillet/Italiques.

**S**i vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site

**[www.editionsladecouverte.fr](http://www.editionsladecouverte.fr)**

---

où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-7071-7406-2

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, Paris, 2012.

# Sommaire

---

|                   |  |           |
|-------------------|--|-----------|
|                   | Préface  | 7         |
|                   | <b>Introduction</b>  | <b>11</b> |
| <b>PARTIE I</b>   | <b>ARCHÉOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE SOCIALE</b>  |           |
| 1                 | La préhistoire des autres, du déni au défi   | 31        |
| 2                 | Seuls les grands singes ont une « nature humaine »   | 41        |
| 3                 | L’imaginaire et le symbolique  | 59        |
| 4                 | Lascaux et la préhistoire de l’art non occidental  | 67        |
| 5                 | D’une histoire à l’autre. Retour sur une théorie des liens entre langues et techniques en Afrique  | 83        |
| <b>PARTIE II</b>  | <b>LES SOCIÉTÉS DANS LEUR ENVIRONNEMENT</b>  |           |
| 6                 | Archéologie de l’innovation  | 101       |
| 7                 | Diversité linguistique et agrobiologique dans le passé amazonien   | 119       |
| 8                 | Little Foot : nouvelles études autour du fossile d’australopithèque le plus complet au monde   | 137       |
| 9                 | Utilisation des mollusques/coquillages dans les sociétés précolombiennes des Petites Antilles. Éléments de systèmes techniques, sociaux et culturels | 151       |
| 10                | La figure atemporelle du « nomade des steppes »  | 167       |
| <b>PARTIE III</b> | <b>LES SOCIÉTÉS ET LEURS OBJETS</b>  |           |
| 11                | Les campements de Pincevent, entre archéologie et anthropologie  | 185       |
| 12                | La percussion tendre organique dans l’Acheuléen d’Afrique orientale  | 201       |
| 13                | Les industries lithiques de Blombos (Afrique du Sud). Apports de l’expérimentation à l’histoire des techniques                                       | 217       |
| 14                | Comprendre les mégalithes de la Sénégambie. Généalogie des modèles explicatifs   | 231       |
| 15                | La préhistoire de l’Égypte. L’unification culturelle de la vallée du Nil au IV <sup>e</sup> millénaire   | 247       |

*La préhistoire des autres*

|   |  |     |
|---|--|-----|
| 16                                      | Accéder au passé d'une région : l'exemple de la culture matérielle des sites néolithiques et protohistoriques en contexte dunaire au Sénégal | 261 |
| <b>PARTIE IV L'IDÉEL ET LE MATÉRIEL</b> |  |     |
| 17                                      | Des objets pour penser l'indicible.<br>La nécessaire convergence des théories de la culture matérielle                                       | 277 |
| 18                                      | Des hameaux partagés par les vivants et les morts.<br>Pratiques funéraires des premières sociétés sédentaires au Proche-Orient               | 291 |
| 19                                      | Le nomadisme dans les steppes aux environs de notre ère. Culture matérielle et objets symboles   | 305 |
| 20                                      | Momies chachapoyas du Pérou ancien   | 321 |
| 21                                      | Un sanctuaire marin de l'Arabie néolithique  | 337 |
| 22                                      | De l'« objet social total » à la « sociologie par l'objet ». L'igname comme contexte chez les Abelam de Papouasie-Nouvelle-Guinée            | 351 |
|   | Quelques remarques en guise de conclusion  | 369 |
|   | Table des matières   | 375 |

---

*D'une histoire à l'autre  
Retour sur une théorie des liens  
entre langues et techniques en Afrique*

Olivier P. Gosselain\*

*I don't care if it's out of tune as long as it conveys something.*  
Bernie Tormé

L'idée développée ici est des plus banale : que la préhistoire – ou plus exactement l'histoire – des *autres* cesse d'être une *autre* histoire. Sans doute tautologique, cette proposition reste encore d'application en archéologie africaine. La discipline n'a pu échapper en effet au développement de concepts exotiques et de théories *ad hoc*, taillés sur pièce pour un continent dont on a longtemps prétendu qu'il n'avait pas d'histoire. Le paradigme ethnique, en particulier, a profondément influencé notre rapport au passé des sociétés africaines, trop souvent envisagé sous l'angle de la continuité, de la reproduction à l'identique.

Plus insidieusement, les travaux ethnoarchéologiques qui se sont systématisés en Afrique à partir des années 1970 ont renforcé une conception de l'humanité qui sépare les sociétés « exotiques », susceptibles de servir de référents à l'archéologie, et la société occidentale moderne, dont la complexité n'aurait pas d'équivalent historique. L'approche de mondes aussi dissemblables engendre des modèles qui, s'ils font parfois le bonheur de collègues travaillant sur de tout autres contextes, laissent fort à désirer du point de vue anthropologique.

---

\* Université libre de Bruxelles ; GAES, University of the Witwatersrand, Johannesburg.

J'en ferai ici la démonstration, en évoquant mes propres errements dans la recherche de l'une des pierres philosophales de l'archéologie : la mise en valeur de liens univoques entre l'identité sociale et les pratiques céramiques.

### *Poterie africaine : de l'ethnographie à l'archéologie*

L'intérêt pour la poterie africaine débute dans les premières années du xx<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion de conservateurs de musées coloniaux et de préhistoriens. Une idée centrale à l'époque, en phase avec la conception évolutionniste de l'histoire, est que les potiers africains sont les équivalents modernes des potiers préhistoriques européens. On pourra donc « surprendre », chez les premiers, « beaucoup de secrets que recèle la céramique antique, car il semble absolument certain que tous les peuples ont passé par les mêmes phases, au point de vue de la progression de l'intelligence et des conceptions de l'esprit » [Franchet, 1911, p. 2]. S'il se limite alors à la préhistoire européenne, le recours à l'analogie ethnographique se développe donc très précocement.

Dans les décennies qui suivent, l'idéologie évolutionniste disparaît, au profit du diffusionnisme. L'un des bénéfices de ce changement est d'attirer l'attention des chercheurs sur l'histoire propre des traditions céramiques africaines [par exemple, Brauholtz, 1934 ; Lawton, 1967]. Les scénarios s'écrivent toutefois sur la base de conceptions théoriques très générales, sans aucune tentative pour approcher l'univers concret des artisans. L'intérêt des archéologues pour l'analogie reste entier, mais se déplace progressivement vers des applications plus théoriques.

Cette tendance se renforce dans les années 1970 et 1980, avec l'émergence de travaux proprement ethnoarchéologiques. Deux voies se dessinent alors, qui se maintiennent pratiquement jusqu'à nos jours. L'une est d'ordre théorique et à vocation universelle. Il s'agit de débusquer les lois qui régissent les relations entre les comportements humains et la culture matérielle. L'autre est l'« analogie historique directe », qui consiste à interpréter les vestiges archéologiques en se fondant sur le contexte ethnographique avec lequel ils entretiennent

un lien historique. On se place alors dans une perspective assumée de continuité culturelle et géographique [Lane, 2005].

Une caractéristique de l'évolution des études céramiques en Afrique est le désengagement progressif des anthropologues. Depuis le milieu des années 1980 et à l'exception de quelques contributions en histoire de l'art ou en muséologie, l'ethnographie de la poterie est presque exclusivement menée par des archéologues. On en trouve un écho dans les orientations de recherche : au cours des trois dernières décennies, l'intérêt s'est focalisé sur les questions de style (ornemental et technique), d'expressions symboliques et de matérialisations identitaires.

Si de tels sujets intéressent également les anthropologues et les historiens, la façon de les aborder est profondément marquée par l'idéologie dualiste sur laquelle se fonde, plus ou moins implicitement, la démarche ethnoarchéologique. Pour le dire simplement, le monde se partagerait radicalement entre des sociétés prémodernes et la société occidentale moderne (ou postmoderne). Les premières, celles des « peuples de la tradition », reposeraient sur des idéologies et des appartenances collectives, dont la reproduction serait à la fois mécanique et infra-consciente. La société occidentale se caractériserait en revanche par la transformation et le flux ; elle serait traversée d'inlassables processus de négociations et de reconstructions identitaires, impliquant réflexivité et usages stratégiques de la part des acteurs.

Ce partage idéologique n'est pas l'apanage des archéologues. On le retrouve chez de nombreux sociologues et philosophes contemporains, tout particulièrement les théoriciens de la « postmodernité ». Ce qui nous intéresse ici, c'est l'effet que ce miroir déformant a produit sur l'ethnoarchéologie de la poterie. Que chercher sur le terrain, en effet ? Et comment construire son raisonnement ? Puisqu'il s'agit de contextes non occidentaux, on s'efforcera d'abord d'identifier des frontières sociales saillantes – les fameuses « appartenances collectives ». On cherchera ensuite à établir des corrélations entre ces frontières et l'un ou l'autre aspect de l'univers matériel des populations concernées. Et, dans le cas où de telles corrélations sont avérées, les explications se focaliseront sur les mécanismes de transmission et de reproduction des répertoires, en minorant autant que possible les facteurs contingents.

C'est dans cette perspective que j'ai entrepris mes recherches doctorales au sud du Cameroun, en 1990.

## Une méprise

Pour un chercheur fraîchement diplômé en archéologie, le Sud-Cameroun présentait plusieurs avantages. Vaste zone, relativement accessible et assez peu connue du point de vue des traditions céramiques contemporaines, il présentait une diversité linguistique – semble-t-il culturelle – propice à un travail comparatif. Un document avait tout de suite retenu mon attention : *l'Atlas des langues du Cameroun* [Dieu et Renaud, 1983]. Outre un inventaire détaillé de quelque deux cent quatre-vingt-dix langues parlées dans le pays, l'ouvrage comportait des cartes étonnamment claires, sur lesquelles les « alvéoles » linguistiques s'emboîtaient sagement les unes dans les autres, comme les cellules d'une ruche. Les linguistes savent bien qu'une telle représentation est purement arbitraire et très éloignée des réalités sociolinguistiques. Mais il est difficile pour le néophyte de résister à l'attrait d'un découpage aussi bien ordonné. Reportées sur les cartes d'état-major, les frontières permettaient d'esquisser une stratégie de collecte d'informations au cœur et à la périphérie des unités linguistiques. Et puisque les premiers pas sur le terrain semblaient valider l'existence du canevas linguistique – « Qui êtes-vous ? Des Bassa. – Que parlez-vous ? Le basaa » –, il n'était pas utile de chercher plus loin : elles étaient là, les « frontières saillantes » qui séparaient entre eux des « groupes ethnolinguistiques ». Restait à établir la corrélation avec les traditions céramiques.

Ce volet du travail s'annonçait moins évident. Le Sud-Cameroun est une région d'Afrique où l'activité n'est plus menée que par une poignée d'artisans, des femmes pour la plupart, souvent âgées et isolées. Les données disponibles m'empêchent encore de savoir si cette situation reflète un mode de fonctionnement historique ou si elle résulte des effets proverbiaux de la « modernité ». Toujours est-il que la localisation d'artisans encore en activité, ou susceptibles de se remettre au travail, a constitué un formidable défi. Après dix mois de terrain, des milliers de kilomètres de route et de piste, quatre-vingt-deux personnes seulement ont pu être identifiées, dans quarante-quatre villages, au sein de vingt et un groupes ethnolinguistiques [Gosselain, 2002]. C'est peu, compte tenu de l'ampleur de la zone considérée (un rectangle de 600 km sur 400 environ). Et le positionnement géographique des points d'enquête était plutôt déséquilibré. Mais il fallait s'en contenter.



Très vite, un aspect de la chaîne opératoire s'est profilé comme un bon candidat du marquage identitaire : le façonnage. Les observations de terrain révélaient de nombreuses variantes du montage au colombin, du modelage et du creusement/étirement, dont la distribution spatiale épousait assez bien celles des frontières ethnolinguistiques. Le fait n'était pas neuf : Arnold [1981] l'avait déjà signalé en Amérique du Sud et May et Tuckson [1982] en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Mais il y avait là une opportunité d'en analyser les modalités concrètes et, surtout, d'en comprendre l'origine.

J'ai donc orienté l'analyse vers une identification d'un aussi grand nombre de variantes que possible, que l'on pût « faire rentrer » dans les cases préexistantes des frontières ethnolinguistiques. La démarche suivie s'apparentait à une sorte de *tuning* : suite de réglages divers et mise en relation d'éléments relevant de différents niveaux de détail, jusqu'à l'obtention du résultat escompté. Quoi qu'il en soit, la démarche se validait elle-même, puisqu'elle permettait de trouver exactement ce pour quoi elle avait été mise en œuvre... Soit quatorze variantes de façonnage, dont la distribution spatiale collait assez bien à celle des entités ethnolinguistiques [Gosselain, 2002, p. 131-138].

Une fois avérée la corrélation entre langue et technique, il fallait en expliquer l'origine. N'ayant jamais pu observer de « transmission culturelle » sur le terrain – hormis les séances d'apprentissage que j'avais suscitées –, je m'en remis au témoignage des artisans. Ceux-ci mettaient l'accent sur un épisode singulier, qui avait généralement pris place durant l'enfance ou l'adolescence, et au cours duquel l'acquisition et la maîtrise des gestes de façonnage avaient impliqué une interaction étroite (physique *et* affective) entre un maître et son apprenti, souvent unis par des liens de parenté (*fig. 1*). Les autres aspects de la chaîne opératoire semblaient acquis sur le tas et sans grande difficulté. On pouvait dès lors établir une distinction entre les compétences motrices propres au façonnage et toutes les autres. Reprenant le concept d'« enracinement moteur » proposé par Arnold [1981], il me semblait évident que, si les premières étaient plus difficiles à assimiler, elles étaient également plus résistantes au changement, donc plus stables à travers l'espace et le temps. Voilà qui expliquait la coïncidence observée au Cameroun entre techniques de façonnage et frontière ethnolinguistique, un phénomène renforcé par le fait que les déplacements postérieurs à l'apprentissage – d'origine

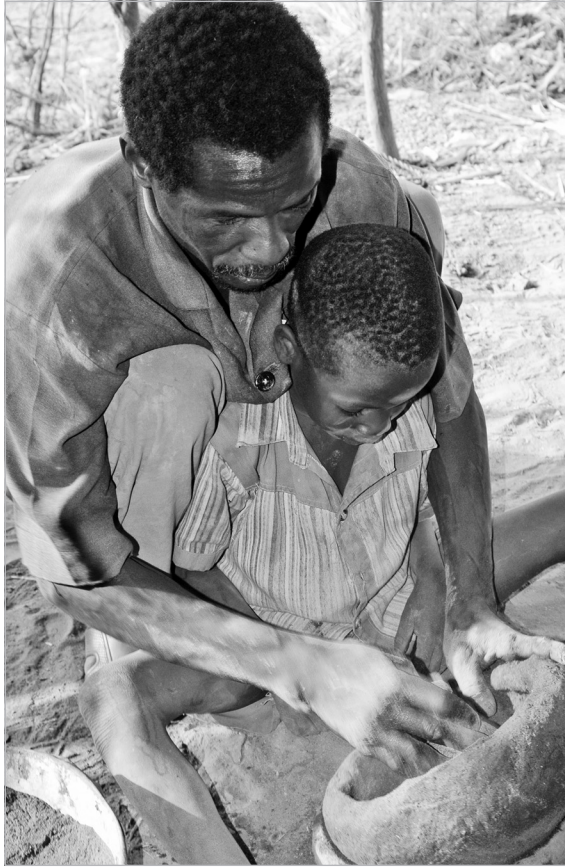


Figure 1 : Ibrahim Oussoumane et l'un de ses fils à Jiratawa (Niger), février 2006. L'acquisition et la maîtrise des compétences relatives au façonnage des récipients impliquent une interaction étroite – physique *et* psychologique – entre deux protagonistes (cliché : O. Gosselain).

essentiellement matrimoniale – se déployaient surtout à l'intérieur de ces frontières. Nous étions confrontés, en somme, aux effets conjugués d'un processus de transmission verticale et de la force d'inertie des compétences motrices.

### *Tout modèle a un coût*

Ce raisonnement a pris une portée plus générale quelques années plus tard. Sous la pression des éditeurs d'un numéro spécial du *Journal of Archaeological Method and Theory*, j'ai fini par produire ce que l'on semblait attendre de moi : un modèle classant les éléments constitutifs de la chaîne opératoire en fonction des rapports entretenus avec différentes facettes de l'identité sociale [Gosselain, 2000].

Si les prémices étaient les mêmes que pour le sud du Cameroun, les données considérées dépassaient largement cette zone et semblaient permettre de regrouper les étapes de la chaîne opératoire en trois ensembles. Le premier concernait surtout la mise en forme des récipients, leur décoration et les traitements postcuisson, qui ont pour caractéristiques communes de laisser une trace visible sur le produit fini et d'impliquer des compétences peu spécialisées. De telles étapes seraient dès lors volontiers investies aux plans social, économique ou symbolique, et plus aisément modifiées après l'apprentissage, devenant ainsi les marqueurs des facettes les plus superficielles et situationnelles de l'identité. Le second ensemble comprenait la sélection des matières premières, leur traitement et la cuisson. Ces étapes n'impliquent pas non plus de compétences particulières (elles reposent surtout sur des recettes), mais elles ne laissent pas de traces visibles sur les produits finis – du moins pour les non-spécialistes. Leur dynamique d'évolution découlerait de ce qu'elles sont souvent menées en commun et impliquent des conventions locales : si le changement est aisé, il concernerait surtout ceux qui s'intègrent dans de nouvelles communautés (fig. 2). Enfin, il y avait le façonnage, constituant un ensemble à lui tout seul. Avec l'entrée en scène de compétences spécialisées, la non-visibility sur les produits finis et la résistance au changement, celui-ci se profilerait comme un marqueur fidèle des facettes les plus stables et les plus ancrées de l'identité : langue, appartenance familiale ou affiliation socioprofessionnelle.



Figure 2 : Préparation d'une cuisson à Adankolé (Niger), mars 2005. Comme quelques autres étapes de la chaîne opératoire, la cuisson constitue souvent une entreprise collective. L'engagement mutuel de femmes unies par des liens familiaux ou d'amitié engendre souvent un partage des savoirs techniques (cliché : O. Gosselain).

Ce modèle n'est pas radicalement faux. Il présente même certains avantages, notamment la facilité avec laquelle il peut être transposé à des contextes très différents. Puisque l'explication se fonde sur des processus quasi universels (transmission adulte/enfant), des propriétés neurobiologiques (enracinement moteur de gestes spécialisés) et les effets physiques des actions (visibilité ou non-visibilité sur le produit fini), il est possible de minorer, voire d'éliminer la contingence. Autre avantage, le modèle est en phase avec la perspective transmissionniste qui prévaut en archéologie – et dans bien des théories de la culture [voir Brumann, 1999]. Plus fondamentalement, il nous prémunit contre une vision monolithique de la chaîne opératoire et de la culture matérielle en général. Chaque tradition est conçue en effet comme un agrégat d'éléments hétérogènes, dont l'évolution est indépendante et susceptible de refléter des phénomènes sociaux distincts.

Mais le modèle a aussi un coût, précisément lié à son caractère universalisant et transmissionniste. L'explication ne tient aucun compte du monde social dans lequel évoluent les artisans, ni de l'histoire. Elle se situe en dehors de l'expérience consciente des acteurs, qui tiennent lieu ici de simples « agents de transmission ». On rejoindrait presque certaines conceptions biologisantes ou épidémiologiques de la culture [par exemple, Sperber, 1996 ; Shennan, 2002]. Or cette passivité prêtée aux acteurs est en contradiction complète avec d'autres théories contemporaines de la culture, qui mettent l'accent sur le sens donné aux actions et sur le caractère inévitablement situé des pratiques [par exemple, Lenclud, 1997 ; Pauketat, 2001]. Elle est également en contradiction avec les données de terrain, comme nous allons le voir plus loin. Enfin, si la chaîne opératoire est correctement perçue comme un agrégat d'éléments indépendants, susceptibles de livrer des informations complémentaires, l'accent est mis sur une étape en particulier et, partant, sur une facette seulement de l'identité des acteurs. Est-ce la seule qui puisse intéresser les archéologues ?

Pour finir, le cadre de référence et l'histoire propre des traditions céramiques sont appréhendés sur la base de leurs éléments constitutifs et de leur fonctionnement interne. Aucune mise en relation n'est faite entre les acteurs et leurs pratiques, ou entre les acteurs eux-mêmes, ou encore entre les acteurs, leurs pratiques et le milieu dans lequel ils évoluent. C'est à l'évidence un cul-de-sac historique. Mais est-ce également un cul-de-sac théorique ?

## *Changement de perspective*

En 2002, le hasard m'a conduit sur un terrain très différent, le Niger. Dans cette région d'Afrique, les frontières sociales sont renforcées non seulement par l'affiliation linguistique et ethnolinguistique, mais aussi par un faisceau d'appartenances régionales et statutaires. Cela se traduit par des cartes extrêmement confuses. Un autre aspect marquant est le caractère dynamique des appartenances : depuis deux siècles au moins, des populations de diverses parties du pays sont engagées dans des processus de transformation identitaire, dont le plus connu est la « hausaisation » – assimilation de la langue et d'une série de caractéristiques culturelles propres au monde hausa.

L'autre différence concerne la situation de la poterie. Alors que le Sud-Cameroun témoignait d'une extinction presque totale et m'avait mis en présence de potières âgées, souvent isolées, pour lesquelles la fabrication de récipients en terre cuite ne constituait pas (plus ?) un enjeu majeur, le Niger connaît une vitalité extraordinaire à cet égard. Des quantités parfois impressionnantes de récipients sont produites dans des centaines de localités, par des artisans qui appartiennent à toutes les classes d'âge et se trouvent en contact fréquent avec leurs pairs. La poterie fait dès lors l'objet de multiples enjeux sociaux, qui peuvent être pratiquement observés en direct.

Deux facteurs m'ont permis de saisir certains de ces enjeux et de renouveler une conception décidément trop étriquée des rapports entre poterie et identité sociale. Le premier est d'ordre institutionnel. Depuis 2003, le CReA-Patrimoine de l'Université libre de Bruxelles m'octroie un crédit annuel pour la réalisation d'un *Atlas des traditions céramiques du Niger*. Le projet vise à documenter la production de tous les centres du pays, afin d'en reconstituer l'histoire récente. Ma liberté est totale du point de vue des stratégies de recherche, du calendrier et des résultats, ce qui me permet de travailler en profondeur, de tâtonner, de revenir sur mes pas, et de me familiariser progressivement à la réalité complexe du terrain. L'implication d'un assistant de recherche nigérien – Doulla Sindy – et des étudiants qui prennent part aux missions annuelles se révèle également cruciale, car elle évite bien des aveuglements propres au travail en solitaire.

L'autre facteur est d'ordre théorique. J'ai pris connaissance sur le tard d'une théorie de l'apprentissage qui permet de comprendre enfin ce que l'on observe sur le terrain, qu'il s'agisse du Sud-Cameroun ou

du Niger. Développée par Lave et Wenger [1991], cette théorie envisage l'apprentissage comme un processus continu, et non comme un épisode isolé dans le temps et l'espace – ce qui explique sa relative invisibilité. Initié auprès de parents, mais également d'amis, de voisins et de multiples « figures d'autorité », il consiste à prendre part à l'activité des pairs. La participation permet d'acquérir des compétences graduellement plus importantes, suivant un cheminement que Lave et Wenger [*ibid.*] qualifient de « participation périphérique légitime », qui habilite progressivement les artisans et engendre à la fois une identité de participant et un répertoire de pratiques partagées. Or ce processus d'acquisition par participation se poursuit tout au long de la carrière de l'artisan. C'est donc dans la *pratique* et dans les *engagements quotidiens* entre acteurs que se construit l'essentiel du savoir des artisans, et non au cours d'un épisode singulier qui, comme je le pensais antérieurement, serait extérieur à la communauté d'appartenance sur les plans temporel, géographique et social.

Tout en transcendant la division habituelle entre sociétés « moderne » et « prémoderne » (on passe de tailleurs africains à des ateliers de découpe de viande industriels), ce modèle nous force à pénétrer dans le monde social de l'activité, à analyser les rapports changeants entre les acteurs, et la façon dont ceux-ci conditionnent le cadre matériel de l'activité et s'en nourrissent [Lave, 2008]. Il nous force, en d'autres termes, à replacer les individus et leur histoire au premier plan.

### *Quand les acteurs entrent en scène*

L'objectif n'est pas de faire le tour d'horizon des multiples bénéfices de ce changement de perspective. Je renvoie les lecteurs intéressés à quelques publications récentes [Gosselain, 2010a ; *id.* 2010b ; *id.* 2011]. Ici, je voudrais surtout revenir sur la question du façonnage et des rapports entretenus avec l'identité.

Libéré de la tentation de faire coïncider variations techniques et frontières linguistiques, c'est sans arrière-pensée que j'ai abordé les données, en me servant du protocole d'analyse élaboré par Valentine Roux [1994]. Fondé sur une distinction entre « technique » et « méthode », celui-ci vise à reconnaître des ensembles organisés



d'actions sur la matière. On échappe alors non seulement aux bricolages *ad hoc*, mais on peut également identifier des « grammaires » techniques, témoins potentiels de l'évolution de traditions historiquement liées ou de développements indépendants. Du point de vue de l'interprétation des distributions spatiales et de la mise en relation avec les frontières sociales, il s'agit d'un outil extrêmement puissant, dont je commence seulement à mesurer les implications [Gosselain, 2010b].

Un autre volet du travail consiste à réexaminer les données relatives à l'apprentissage et, en particulier, les récits qu'en livrent les artisans. De façon assez étonnante, leur structure est la même au Niger qu'au Sud-Cameroun. Outre une description succincte de la chaîne opératoire, la narration se développe comme suit : « J'ai su (ou on m'a dit) qu'il était temps d'apprendre/J'ai travaillé aux côtés d'une personne proche/J'ai d'abord regardé, puis j'ai essayé/Au début ça n'allait pas, mais on m'a corrigé et j'ai réessayé/En persévérant, j'ai réussi à faire un petit récipient/Pendant un an ou deux j'ai continué à travailler à côté de la personne, jusqu'à « bien savoir faire »/Aujourd'hui, je continue à faire ce qu'on m'a montré. »

Il y a donc focalisation sur l'étape de façonnage et mise en avant d'une relation étroite, mais asymétrique, entre deux protagonistes. Celle-ci permet de souligner le caractère « hérité » de la technique, qui entre ainsi dans la catégorie des choses transmises par les parents et les ancêtres en général. Or, dans le cas d'une activité spécialisée comme la poterie, cet « héritage » est constitutif de l'identité de la personne ; il en est une manifestation tangible aisément mobilisable pour exprimer à autrui la part *originelle* de son identité : « Voilà d'où je viens, car voici ce que j'ai appris auprès de telle personne. » Dès lors, si le façonnage est une étape plus stable que d'autres au sein de la chaîne opératoire, et s'il entretient des liens privilégiés avec les facettes les plus ancrées de l'identité, ce n'est pas en raison de l'enracinement moteur des compétences techniques ou de la non-visibilité sur les produits finis, mais, plus fondamentalement, parce que cette étape est investie d'une signification identitaire par les acteurs eux-mêmes. Ce sont eux qui déterminent la dynamique d'évolution – et donc l'histoire – de leurs traditions.

Le point de départ du modèle initial n'était donc pas faux. Il pourrait même avoir un caractère universel. Mais l'interprétation des faits observés change complètement de registre, puisqu'elle se focalise



maintenant sur les acteurs. Et il en va de même des implications, car si le fait d'envisager sa technique de façonnage en tant que manifestation d'une filiation identitaire engendre un grand conservatisme de la part des artisans, il ouvre également la voie à des manipulations stratégiques lorsque l'identité est renégociée ou délibérément soulignée. C'est le cas, au Niger, de potières d'origine touarègue engagées dans un processus de « hausaisation », qui abandonnent leur technique d'origine au profit de celle des Hausa, ou de femmes peules récemment entrées dans l'activité et ne disposant pas de traditions propres, qui ont opéré un métissage entre les deux techniques en vigueur dans la région, respectivement associées à des populations différentes.

## Slow Science

Que conclure de tout cela, au-delà des implications scientifiques ? Laisant de côté la naïveté et la maladresse de mes premières tentatives d'interprétation – après tout, l'apprentissage est un processus continu, comme nous venons de le voir –, deux éléments me semblent devoir être soulignés. Le premier concerne la représentation des sociétés non occidentales en ethnoarchéologie. Dès lors que l'Autre est considéré comme un être générique plutôt qu'un être incarné, qu'il est envisagé comme le sujet plutôt que l'acteur d'une trajectoire suffisamment à la marge de l'histoire pour servir de référent à l'archéologie, il est abordé à travers des verres déformants. Ceux-ci ont cette capacité rassurante de nous faire voir ce que nous souhaitons voir – par exemple, des frontières saillantes ou une reproduction mécanique des traits culturels. Mais de telles observations ne font pas qu'appauvrir le raisonnement archéologique : elles le mettent également en danger, car elles valident l'existence de ce qui ne constitue au départ que des préjugés. L'anthropologie a commencé à sortir de cette impasse depuis une vingtaine d'années. De notre côté, la meilleure option est de réinvestir plus sérieusement que jamais nos données. Cela suppose bien sûr une ouverture d'esprit et de l'éclectisme. Mais aussi une rigueur que des outils analytiques déjà anciens assurent parfois bien mieux que les théories à la mode contre lesquelles nous les avons imprudemment troqués. Je ne vois aucun avenir pour l'ethnoarchéologie dans cette perspective, d'autant que la technologie culturelle et les *material*

*culture studies* nous offrent une palette de références et de méthodes infiniment plus riche.

L'autre élément à mettre en exergue est le productivisme en vigueur dans la recherche. Il faut aller vite, marquer des points, publier tous azimuts, répondre à des critères d'évaluation de moins en moins scientifiques ; bref, bâcler son travail. C'est à ce prix que l'on « fait carrière ». La méprise théorique évoquée dans ce chapitre est aussi le produit d'une telle frénésie : elle a surgi comme une réponse simple à des théories plus simples encore. Née dans l'urgence d'un projet à court terme et sur un terrain exotique, elle ne pouvait survivre à un travail plus approfondi. Mais celui-ci exigeait une chose à laquelle nous n'avons pratiquement plus droit : du *temps*, beaucoup de temps. Il en faut en effet pour prendre la mesure de ce que l'on observe, pour pénétrer dans les logiques de ceux avec (ou sur) lesquels on travaille et, par-dessus tout, pour se tromper. L'erreur précède la connaissance – tous les chercheurs qui sont restés des artisans le savent bien [Crawford, 2010]. Ralentir le tempo, faire obstacle à la politique de recherche actuelle, c'est choisir de ne plus être acteur de sa propre destruction. Et c'est retrouver, dans la pratique même du travail, le sens et le plaisir d'un métier.

Voilà aussi ce que nous apporte un intérêt renouvelé pour l'Autre.

### Références bibliographiques

---

ARNOLD D. E. (1981), « A model for the identification of non-local ceramic distribution. View from the present », in HOWARD H. et MORRIS E. (dir.), *Production and Distribution. A Ceramic Viewpoint*, BAR International Series 120, Oxford, p. 31-44.

BRAUNHOLTZ H. J. (1934), « Pottery methods in East and Central Africa. Classification and distribution », in *Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques*, Institut royal d'anthropologie, Londres, p. 253-254.

BRUMANN C. (1999), « Writing for culture. Why a successful concept should not be discarded », *Current Anthropology*, 40 (Supplement), p. S1-S27.

CRAWFORD M. B. (2010), *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, La Découverte, Paris.

- DIEU M., RENAUD P. (1983), *Situation linguistique en Afrique centrale. Inventaire préliminaire : le Cameroun*, ACCT-CERDOTOLA-DGRST, Yaoundé.
- FRANCHET L. (1911) *Céramique primitive*, Paul Geuthner, Paris.
- GOSSELAIN O. P. (2000), « Materializing identities. An African perspective », *Journal of Archaeological Method and Theory*, 7(3), p. 187-217.
- GOSSELAIN O. P. (2002), *Poteries du Cameroun méridional. Styles techniques et rapports à l'identité*, CNRS, Paris.
- GOSSELAIN O. P. (2010a), « De l'art d'accommoder les pâtes et de s'accommoder d'autrui au sud du Niger. Espaces sociaux et échelles d'analyse », in MANEN C., CONVERTINI F., BINDER D. et SENEPART I. (dir.), *Premières Sociétés paysannes de la Méditerranée orientale. Structure des productions céramiques*, Mémoire 51 de la Société préhistorique française, Paris, p. 249-263.
- GOSSELAIN O. P. (2010b), « Ethnographie comparée des trouses à outils de potiers au sud du Niger », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 107 (4), p. 667-689.
- GOSSELAIN O. P. (2011), « Pourquoi le décorer ? Quelques observations sur le décor céramique en Afrique », *Azania. Archaeological Research in Africa*, 47 (1), p. 3-19.
- LANE P. (2005), « Barbarous tribes and unrewarding gyrations ? The changing role of ethnographic imagination in African archaeology », in STAHL A. (dir.), *African Archaeology. A Critical Introduction*, Blackwell, Londres, p. 24-54.
- LAVE J., WENGER E. (1991), *Situated Learning. Legitimate Peripheral Participation*, Cambridge University Press, Cambridge.
- LAVE J. (2008), « Fait sur mesure. Les maths dans la pratique quotidienne de tailleurs libériens », *Techniques & Culture*, 51, p. 180-213.
- LAWTON A. C. (1967), « Bantu pottery of Southern Africa », *Annals of the South African Museum*, 49 (1), p. 1-434.
- LENCLUD G. (1997), « Médor et minet. En lisant Jean Pouillon », *L'Homme*, 143, p. 123-131.
- MAY P., TUCKSON M. (1982), *The Traditional Pottery of Papua New Guinea*, Bay Books, Sydney.
- PAUKETAT T. (2001) « Practice and history in archaeology. An emerging paradigm », *Anthropological Theory*, 1, p. 73-98.
- ROUX V. (1994), « La technique du tournage. Définition et reconnaissance par les macrotraces », in *Terre cuite et société. La céramique, document technique, économique, culturel*, Association pour

*Archéologie et anthropologie sociale*

la promotion et la diffusion des connaissances archéologiques,  
Juan-les-Pins, p. 45-58.

SHENNAN S. (2002), *Genes, Memes and Human History. Darwinian  
Archaeology and Cultural Evolution*, Thames and Hudson, Londres.

SPERBER D. (1996), *La Contagion des idées*, Odile Jacob, Paris.